

Araştırma-İnceleme

**EXOTISME ÉTOUFFÉ SOUS LA VISION IMPÉRIALE  
DANS LES QUATRE DAMES D'ANGORA DE CLAUDE  
FARRÈRE**

**Zahide GÜNAY<sup>1</sup>**

*“Le seul véritable voyage, le seul bain de  
jouvence, ce ne serait pas d’aller voir de  
nouveaux paysages, mais d’avoir d’autres  
yeux” Marcel Proust.*

**Résumé:** Claude Farrère l’a dit ouvertement, il était pour le “colonialisme pacifique”. Il a aussi affirmé qu’il était l’ami des Turcs. Quoi qu’il en soit, les études “exotiques” ont souvent fait preuve de complicité avec le colonialisme. À travers son roman, sous le processus d’occidentalisation, *Les quatre dames d’Angora* sont embaumées d’un parfum ottoman, cependant le charme est rompu avec l’intrusion de l’image de la femme française. Et le fait que l’auteur connaisse ces autochtones ottomanes, au point de “se préoccuper de leur problème” fait périr l’exotisme. Par contre, le mystère est maintenu autour des femmes russes. Une fois que le voile de l’exotisme est levé, il ne reste plus que les louanges adressées à l’islam, un thème fort qui domine le roman. Le gouvernement ottoman étant considéré comme un État religieux, Farrère mise sur la foi musulmane. Le fait qu’il soit pour l’intégrité d’un Empire affaibli dû aux Capitulations va de pair avec les intérêts de la France. Malgré tout cela, sa plume fait preuve d’une merveilleuse et douce vision poétique, exotique tout en jouissant de la “différence” et en désirant de se renouveler dans le cadre de la relation à l’Autre à travers des descriptions sur la nature et le passé. Évidemment, lorsque les intérêts d’un pays sont en question, on ne peut qu’à peine jouir de la poésie.

**Mots-clés :** Exotisme, Impérial, Capitulations, Autre, Ottoman.

**CLAUDE FARRÈRE’İN ANKARA’LI DÖRT HANIM ADLI  
ROMANINDA EMPERYAL GÖRÜŞ ALTINDA EZİLEN  
EGZOTİZM**

**Öz :** Claude Farrère, “barışçıl” bir sömürgecilikten yana olduğunu açıkça söylemiştir. Aynı zamanda, Türklerin dostu olduğunu da belirtmiştir.

<sup>1</sup> Yrd. Doç. Dr., Gazi Üniversitesi, Edebiyat Fakültesi, Fransız Dili ve Edebiyatı Bölümü.  
[zahide.gunay@gmail.com](mailto:zahide.gunay@gmail.com)

Zaten, “egzotik” çalışmaları, genellikle sömürgecilik ile bir suç ortaklığı ilişkisini göstermiştir. Roman boyunca, batılılaşma süreci kapsamında, *Ankara’lı dört Hanım*, Osmanlı kokularıyla bezenmiş, ancak Fransız kadını imgesinin araya girmesiyle büyü bozulmuştur. Ve yazarın Osmanlı kadın otoktonlarının “sorunlarıyla ilgileyecek” kadar onları tanıması, egzotizmi ortadan kaldırmıştır. Buna karşın, Rus kadınlarındaki gizem korunmuştur. Egzotizmin perdesi kalkınca geriye, romanda hüküm süren İslam dininin methiyesi kalmıştır. Osmanlı hükümeti, bir din devleti olarak kabul edildiği için, Farrère, Müslüman inancı üzerine oynamıştır. Yazarın, Kapitülasyonlar nedeniyle, zayıf düşen bir İmparatorluğun toprak bütünlüğünden yana olması, Fransa’nın çıkarlarıyla örtüşmektedir. Tüm bunlara rağmen, Farrère’in kalemi, Öteki ile ilişkisinde, doğaya, geçmişe yönelik betimlemelerinde, olağanüstü güzellikte, hoş, aradaki “farkın” tadına vararak ve kendini yenileme arzusuyla, şiirsel, egzotik bir bakış açısı sunmuştur. Elbette ki, bir ülkenin çıkarları söz konusu olduğunda, şiirin tadına ancak bu kadar varılabilir.

**Anahtar Sözcükler:** Egzotizm, Emperyal, Kapitülasyon, Öteki, Osmanlı.

## Introduction

Marin devenu homme de lettres (romancier, reporter, critique, conférencier, essayiste, historien) et élu en 1935 à l’Académie française, Claude Farrère écrit de 1902 jusqu’à 1955. Durant ces cinquante-trois ans, il a rédigé plus de quatre-vingts ouvrages. *Les Civilisés* où la question coloniale est traitée, lui a obtenu un prix Goncourt en 1905. Passionné d’histoire, lors d’un examen en composition française dont le sujet est : “La raison du plus fort est toujours la meilleure”, il conclut que La Fontaine expose un fait d’une grande cruauté mais un fait réel (Quella-Villéger, 1989, p.52). Grand admirateur des conquérants, Farrère a vécu à une époque où deux grandes guerres ont ravagé l’Europe ; absorbé par les questions de la politique internationale, il s’ouvre de plus en plus à l’Orient...

Lorsqu’en 1912 la guerre balkanique commence, C. Farrère publie son premier grand article turcophile *Vers Constantinople*. Il y défend les Turcs et exalte leurs héroïsmes. La question arménienne émerge ; Farrère arménophobe, parle du massacre des Arméniens et les accuse de “véritables juifs de l’Orient” (Quella-Villéger, 1989, p.193) dans son œuvre *Fin de Turquie* (1913). Il est au service actif pendant la Grande Guerre et il condamne la République d’avoir entré en guerre. Connu pour ses opinions monarchistes et catholiques, il affirme que la démocratie est tolérable pour quelques rares pays, (la France ou la Grande-Bretagne) mais que les autres pays d’Europe ne sont pas mûrs pour un régime parlementaire ; ceci dit, il est contre les régimes fondés sur le suffrage universel.

La guerre est terminée mais les traités de paix ne le satisfont point. “Quand il ne reste plus âme qui vive, on proclame que la paix est faite” (Quella-Villéger, 1989, p.284) dit-il. Selon lui, pour établir la paix universelle, l’enseignement de la géographie et la diffusion des livres de voyages sont absolument nécessaires.

En 1940, les Allemands entrent dans Paris. Farrère ne fait pas partie de la Résistance, mais grâce à ses bonnes relations avec le régime franquiste, il aide les Français à passer en Espagne. Effectivement, les traits du fascisme le fascine ; il a une sympathie pour Franco et Mussolini. Cependant, il était fermement contre les théories d'Adolf Hitler. En 1941, il ne lui est plus possible d'écrire dans plusieurs journaux, car il est condamné par ceux-ci.

Claude Farrère s'étant rendu dans tous les pays entre le Maghreb et l'Inde, fait la connaissance de la Turquie en 1895. C'est une occasion pour lui de comparer l'Occident et l'Orient. Il constate que ce n'est pas seulement l'oppression du sultan qui est la cause de la tension, mais les communautés non-turques et les États européens prennent part à la destruction de l'Empire ottoman. Farrère est pour la défense de l'Empire ottoman en critiquant les Levantins, mais attaque aussi l'Anglais, l'Allemand, le Russe sans accuser le Français, à part quelques politiciens. Pour lui, les intérêts français occupent une grande importance. Farrère affirme qu'il y a deux raisons qui motivent sa sympathie envers les Turcs :

**Raison d'intérêt:** Il affirme que les intérêts français dans le Proche-Orient sont mêlés, confondus avec les intérêts des Turcs, et que chaque pas perdu pour la Turquie fut toujours un pas perdu pour la France; que chaque progrès des Bulgares, des Serbes ou des Grecs fut un recul pour les Français; que la langue française était et continue d'être au même titre que la langue turque; que le Turc musulman, continuellement entamé par le Slave orthodoxe s'appuyait logiquement sur la France catholique et que, donc les missionnaires catholiques étaient protégés contre les Orthodoxes et Slaves par la Porte.

**Raison de sentiment :** Il pense que le Turc a raison car ses ennemis l'ont toujours provoqué ; que l'Europe croit aux Grecs, Bulgares, Serbes, car ils ont des journaux, donc ces peuples ont l'opportunité de se défendre mais le Turc, se tait. Dans sa déclaration au Figaro, (9 mars 1922) il répète encore une fois :

Voulez-vous savoir pourquoi je suis ami des Turcs ? C'est très simple. Parce que j'aime la paix. Le meilleur moyen pour atteindre la paix, c'est de s'efforcer de connaître et d'aimer les autres peuples. Moi, personnellement, je n'ai vu aucun peuple que le peuple turc qui soit digne de ce respect et sympathie, par son honnêteté, sincérité, fidélité et générosité. N'oubliez pas que les Turcs étant les maîtres des Balkans n'ont jamais exterminé ces peuples. Si vous vous rappelez les indigènes de l'Australie et les Peaux-Rouges, vous comprendrez que les musulmans n'ont rien de commun avec la barbarie [...] Les Turcs sont des gens à esprit chevaleresque et courageux. N'ayant jamais été esclaves, ils n'ont pas des défauts communs aux esclaves (Koloğlu, 2000, p.22)

Arrivé à Istanbul le 5 juin 1922, Farrère reçoit la visite du ministre des Affaires Étrangères. Lors de son séjour, tous les journaux Kémalistes et anti-Kémalistes parlent de cet entretien qui a eu un grand retentissement. Mais aucune information n'est rendue au public sur la rencontre de l'écrivain et de Mustapha Kemal. Il est fort probable que Claude Farrère était chargé d'une délicate

mission politique, mais il ne dévoilera certainement pas les raisons profondes de son initiative. En s'opposant à l'abolition du califat et à la laïcité, Farrère est désormais une personne incommode pour l'entourage des Kémalistes et malgré les dissensions du ministère turc, il décide de visiter Ankara en 1930 et c'est lors de ce séjour qu'un roman naîtra au cœur de la nouvelle capitale : *Les Quatre dames d'Angora*. Par la suite, il visitera de nouveau la Nouvelle République en 1935 et 1950.

Claude Farrère s'intéresse de près à la destinée de la femme turque de la Nouvelle Turquie de Mustapha Kemal. Il découvre alors, pour la première fois la musulmane de la Turquie des années trente, qui a changé avec la révolution ; la révolution qui a apporté l'occidentalisation, d'après le romancier militaire.

Dans le roman de C. Farrère, *Les Quatre dames d'Angora*, sera analysé par un point de vue historique et l'exotisme qui y ressort par la théorie de Victor Segalen. Les dames d'Angora sont situées à une époque où le pays subit l'occidentalisation ; de fait, Chirine et Lalé sont habillées à l'européenne, "Si telles étaient les indigènes de cet inquiétant pays, elles s'habillaient bien. Rue de la Paix, selon toute apparence" (Farrère, 1933, p.25). Effectivement, "selon toute apparence" ces femmes, y compris Pembé hanoum et Gunai hanoum (car l'auteur ne nous donne pas sur l'aspect extérieur de celles-ci des indices exotiques ou un portrait contraire à l'Occident) sont bel et bien l'image de la femme moderne. Cependant, l'exotisme de ces quatre dames se trouve non pas dans leurs apparences, mais dans leurs pensées, leurs sentiments et comportements. Leur âme reflète le charme et la majesté de l'Empire ottoman.

## **1. La Française dans les yeux de l'Ottomane**

### **Pembé hanoum**

Femme honorable, âgée de soixante-dix ans, veuve d'un ancien grand officier de l'Empire, Pembé hanoum a vécu sous le régime des Ottomans. Polyglotte, elle est intelligente, perspicace et même malicieuse "C'était jadis à peu près comme aujourd'hui. Il y avait beaucoup de jeunes femmes pour parler éperdument d'amour, du matin au soir, tous les jours, qu'Allah faisait !... Et puis il y en avait d'autres, qui parlaient moins, et qui faisait davantage..." (Farrère, 1933, p.106)

Elle affirme avec insistance que la place de la femme est dans son foyer : "Le pacha, mon mari, qui fut grand-maître de l'artillerie d'Abd-ul-Hamid, était quelquefois fatigué. Il ne se plaignait cependant pas, et il m'eût interdit de me plaindre. Les femmes de mon temps se tenaient à leur place, qui était grande. Plus grande que la vôtre, Chirine" (Farrère, 1933, p.34).

Représentant un caractère énergique et ferme, forte, patiente et attaché à son foyer, Pembé hanoum, grâce à son rôle maternel possède le droit d'appliquer son autorité dans sa demeure. Cette vigueur se fait voir dans son air majestueux et imposant : "une voix fêlée, quoique encore très charmante et nette, autoritaire un peu, s'éleva du fond du salon pour rappeler à l'ordre cette Chirine audacieuse et incorrecte" (Farrère, 1933, p.30). Fière d'appartenir à une classe

dominante cultivée de l'Empire ottoman, Pembé hanoum exprime le regret de la femme du harem et ses qualités ancestrales et se présente comme le prolongement des traditions ottomanes, tout en représentant une figure de la sagesse orientale. Bien que ce portrait se dessine durant le Nouveau Régime, l'auteur fait surgir une âme attachée à la grandeur du passé et à la haute culture de l'Empire ottoman.

### **Lalé hanoum**

Fille de Pembé hanoum, infirmière à partir de seize ans dans les hôpitaux d'Istanbul, pendant la guerre. Veuve à vingt-cinq ans, Lalé est patriote et quelles que soient les circonstances, prête à se sacrifier pour les autres. Elle a continuellement agi par altruisme : "depuis sa plus petite enfance, a toujours vécu pour autrui et jamais pour soi" (Farrère, 1933, p.66). Elle a un caractère particulier qui dépasse le niveau et l'ordre habituel : "Lalé hanoum est une femme au-dessus de son sexe, est au-dessus de notre sexe comme du sien, je l'ai vue en mille occasions donner les plus fortes preuves d'un caractère et d'un esprit que bien des hommes d'État envieraient" (Farrère, 1933, p.64). Son énergie, sa fermeté, son courage ébahit son entourage. Ardente défenseuse de la République turque, elle suit les directives d'Atatürk et jouit des nouveaux droits civils et politiques. Cependant, dans cette voie, Lalé est prudente et discrète : "une femme secrète, vous-même en tombiez d'accord tout à l'heure. On ne pénètre pas facilement que cela dans la religion de Madame Moukhtar pacha" (Farrère, 1933, p.72) (Madame Moukhtar pacha c.-à-d. Lalé hanoum). Une femme contemporaine de la nouvelle république, femme moderne, libre mais pas ivre de cette liberté, aussi elle a des doutes sur le nouveau régime et la femme de cette nouvelle génération, car elle pense que le "haremlick était une cage où l'on était reine, et d'où l'on pouvait sortir tant qu'on voulait, sous cette seule condition d'être voilée" (Farrère, 1933, p.40). Lalé, d'un côté revendique une nouvelle identité de la femme turque et d'un autre, conserve encore son âme ottomane. Elle symbolise une Turquie profondément déchirée entre ces deux pôles et elle est prête à tout sacrifier même l'amour qu'elle éprouve pour François Villandry, afin de se construire une nouvelle identité. Lalé, femme de combat n'a pas l'intention de baisser les bras, elle veut prouver qu'elle est capable de sortir de cette impasse :

Les étrangers disent trop haut que nous, les Turques d'à présent, ont perdu jusqu'à l'énergie de vivre, jusqu'à l'instinct de conservation. C'est peut-être vrai, hélas ! Mais mon devoir est de prouver que quelques-unes de nous savent ne pas désertier. Nous ne désertons pas, ni Gunai, ni ma mère, ni moi-même (Farrère, 1933, p.282)

Lalé s'impose comme une tension entre le passé et l'avenir d'un pays ; elle représente ce chaînon tendu, d'une part vers les souvenirs de la grandeur du passé d'un Empire et d'une autre, vers l'espérance d'un avenir meilleur. Elle lance le défi en promettant de devancer cette posture antinomique en se nourrissant de sa ferveur patriotique.

### **Chirine hanoum**

Âgée de trente ans, nièce de Pembé hanoum, cousine de Lalé, épouse de Djémil Kiami, sous-secrétaire d'État parlementaire, Chirine veut mettre fin à son mariage une troisième fois pour épouser le romancier français, Luc Saint-Gemme. Cette jeune femme désire ardemment bénéficier des droits, de la liberté du monde occidental, de connaître les hommes, de diriger sa vie amoureuse, sans subir le poids de sa famille. Elle ne veut absolument plus, être pour le mari, une simple maîtresse, une belle poupée qui sait saluer, sourire, se taire ou gouverner la maison :

J'ai fait tout ce que vous dites, et je m'en vante ! J'ai même fait bien pis, c'est-à-dire bien mieux. Me prenez-vous par hasard pour une petite esclave des temps d'autrefois, à qui l'on disait : "Obéissez au maître, parce que le Coran l'ordonne" ? –Il y a beau temps que je n'obéis plus ni au maître ni au Coran, et je sais que, ce faisant, je fais ce que vos femmes d'Occident, ce qu'elles ont fait depuis des siècles et des siècles ! Elles m'en voudraient aujourd'hui d'avoir voulu leur ressembler ? À d'autres, à d'autres ! Je suis femme libre, comme elles toutes ! J'ai usé de ma liberté. J'en suis fière ! (Farrère, 1933, p.232)

Assoiffée de liberté et poussée par ses instincts vers un nouvel ordre amoureux calqué sur celui des Européennes, Chirine est par la suite abandonnée par son amant, elle prend conscience de la vanité de ses revendications et s'enferme dans la solitude avec des pensées embrouillées sur l'existence de Dieu : "Voyons ! Il ne doit pas exister... Mais, s'il existait. Très Miséricordieux, Très Clément, aurait-Il jamais le cœur d'être méchant avec une toute petite Chirine ?" (Farrère, 1933, p.270). Cette jeune héroïne est dans un état désespéré, elle tente de se mettre sous la protection divine, elle ne peut plus y résister et ne voit qu'une issue : la mort.

Chirine ressent qu'elle n'est plus sur le bon chemin, ses idées vont et viennent entre ses convictions et sa croyance naïve ; âme déchirée entre sa passion et sa chasteté, elle semble succomber au repentir : "J'ai vécu toute ma vie selon ma fantaisie, et je veux continuer, à seul dessein de savoir si j'ai bien eu raison, comme je le crois, ou si je me suis trompée, ce serait grave : je me serais trompée toute ma vie..." (Farrère, 1933, p.243). La morsure de cet abandon jette Chirine dans le trouble et l'angoisse d'avoir fait un mauvais choix dans sa vie, sa vie qu'elle a du mal à contrôler dès à présent la dirige discrètement vers un refuge bien connu... Avant de se suicider, elle pense et s'étonne tout d'un coup que le palais de la Grande Assemblée nationale était laid et se souvient de "l'admirable, de l'irréprochable palais de Tchéraghan, sur le Bosphore" (Farrère, 1933, p.262). Enfin, après avoir bu le poison, elle lit un passage sur la tombe d'Aziyadé :

Ce marbre était peint en vert d'émeraude, et terminé en haut par un relief de fleurs d'or. Je vois encore ces fleurs et ces lettres dorées en saillie, que machinalement je lisais... C'était une de ces pierres tumulaires qui sont en Turquie particulières aux femmes...

Mon Dieu ! – songea Chirine, - je n'aurai sûrement pas de stèle comme cela, moi. Cela ne se fait plus. Quel dommage ! c'était joli (Farrère, 1933, p.272)

Le sentiment d'abandon s'ancre dans le mal-être de la jeune victime : le fait que Chirine opte pour le suicide montre qu'elle n'a pas pu intérioriser le mode de vie occidental. Sans appui extérieur, sans aide, elle se trouve sans issue ; se débarrassant de toute interrogation, elle se laisse aller dans un doux rêve où elle retrouvera ce qu'il y a de plus intime et de plus rassurant pour elle.

Son suicide est un acte sublime, une marque d'héroïsme pour sa fille Gunaï : “Mais tout de même, ma maman, pour faire ça, qu'elle a été courageuse ! ” (Farrère, 1933, p.274). L'auteur attribue à Chirine un trait particulier aux Turcs, l'orgueil et la bravoure : “un ferme bon sens que son orgueil turc sauvait toujours de toute défaillance, n'importe le cas” (Farrère, 1933, p.229) ; “Elle était pourtant très brave, d'une bravoure vraiment turque, téméraire à la fois et narquoise” (Farrère, 1933, p.269). L'auteur, ne laisse pas fondre son héroïne, incontrôlable, dans la matrice de la modernité occidentale. Il préfère la retremper dans les eaux et parfums du temps passé des Osmanlis, tout en couronnant son acte dégradant de la bravoure turque.

### **Gunaï hanoum**

Âgée de dix ans, fille de Chirine hanoum, elle incarne la seconde génération des femmes turques issues de la révolution. Cependant, cette petite fille est fortement attachée à ses croyances, elle symbolise l'islam : “Mais c'est pour la prière –vous savez, la deuxième prière... Il faut la dire avant que votre ombre soit deux fois grande comme vous...” (Farrère, 1933, p.89). Malgré les tentatives d'extirpations de l'islam, une enfant de dix ans qui ose pratiquer sa religion sans crainte, sans faiblesse, contre vents et marées est un cas admirablement choquant pour le narrateur : “Qu'une fillette de dix ans à peine, née d'une mère des plus modernes, priât de la sorte dans Angora la toute neuve, et sous le Ghazi Mustapha Kemal, président d'une république infiniment laïque, la chose était, certes assez extraordinaire” (Farrère, 1933, p.89). Gunaï se donne au Coran avec une grande ferveur au point de condamner et de convaincre sa mère Chirine qui ne veut pas retourner auprès de son mari : “Maman, je t'assure ! Il faut faire comme je dis parce que c'est bien. Si tu fais comme tu veux, ce serait mal... Et il faut que les femmes gardent la maison. C'est écrit” (Farrère, 1933, pp.248, 249).

Gunaï, fervente pratiquante, sans concession, très religieuse, vivant selon les principes conservateurs de la foi musulmane, détient en elle une foi inébranlable, solidement ancrée sur les paroles de son Créateur. La grandeur et la sublimité de cette âme déborde de son corps chétif, envahit l'espace et les temps conquis par les Ottomans, pour faire jaillir une seule vérité de la bouche d'une enfant : l'ordre majestueux de l'Empire ottoman. L'enracinement de cette âme incorruptible dans un cadre historique et religieux, le refus de ce détachement, l'obstination à la maintenir pure et intacte pétrifie le lecteur.

Cet univers imprégné d'âmes féminines ottomanes est un monde imaginaire immuable. Ces quatre femmes turques appartenant à une même famille, mais de générations différentes et dont leurs corps se situent dans un milieu occidentalisé sont exotiques par leur pensée, leur attachement au passé et leur force spirituelle. De ce fait, ces femmes n'en font qu'une : une âme féminine évoquant la grandeur des Osmanlis ; une âme féminine se dévouant à l'Empire ottoman et qui est condamné à y vivre, car si Chirine a été quitté par son amant français, cela fait entendre que le processus d'occidentalisation ne peut s'emparer de ces femmes. De même, Lalé ne cède pas à l'amour de François Villandry (porte-parole de Farrère). Ces femmes enracinées dans un tout autre monde ne pourraient vivre sous le jour, le joug de la modernité. Elles forment un monde à part entière, d'une impénétrabilité sans merci. L'affrontement de cet Autre est "le pouvoir de l'exotisme, qui n'est que le pouvoir de Concevoir autre" (Segalen, 1978, pp. 22, 23). Cette phrase est tirée de l'ouvrage de Victor Segalen, penseur en matière d'exotisme. Il raffermi sa pensée en ajoutant que, ceux qui peuvent "sentir la Différence... possèdent une Individualité forte" (Segalen, 1978, p.38).

Les traits de Chirine et de Lalé appartiennent aussi à un autre espace, une autre nature. L'auteur décrit cette sensualité insolite : "une beauté d'ailleurs intensément turque" (Farrère, 1933, p.28). La perception de leur charme se dessinait ainsi :

[...] leurs yeux et leurs cheveux étaient du même or brun et nuance, leurs cils très noirs et très touffus se courbaient pareillement, comme pour ajouter au bistre voluptueux des paupières, et leurs sourcils parfaits étaient comme des arcs identiques. Identiques aussi les deux bouches, assez grandes, mais charnues, et du dessin le plus ferme. Et c'était, pour Chirine comme pour Lalé, la même peau, au grain merveilleusement serré, sur la même chair, si blanche qu'on eût dit une crème épaisse sous laquelle on eût caché un peu d'ambre et des pétales de rose. Cela se complétait d'épaules délicates, de bras purs et doux, de longues mains soyeuses (Farrère, 1933, p.28)

Et leur voix lui paraît exquise : "Il y a peu de voix parmi les voix humaines qui soient plus doucement musicales que la voix des femmes turques" (Farrère, 1933, p.100).

Cependant, étonnamment, l'auteur supprime aussitôt les distances pour établir des rapprochements entre les deux races, les deux cultures.

Bref, une race très complexe aussi complexe que notre race à nous, Français (Farrère, 1933, p.22) Insh'Allah ! – jeta Chirine hanoum, comme une dévote de France jette une oraison jaculatoire (Farrère, 1933, p.27) Pour mieux offrir à l'hôte toute cette hospitalité turque qui ressemble fort à notre ancienne hospitalité française, l'hospitalité des temps qui ignorèrent l'auto, l'avion et les hâtes fiévreuses. Les gens d'aujourd'hui trouveraient peut-être de telles hospitalités importunes. Ils auraient tort (Farrère, 1933, p.29) Parce que des femmes de harem, il y en a partout, et, notamment dans bien des pays qui n'ont jamais connu le haremlick ni la loi du Prophète... Voyez-vous, Lalé la Turquie

et la France se ressemblent infiniment plus que les pauvres diables de géographes n'ont jamais imaginé ! (Farrère, 1933, p.41)

Dans un autre ouvrage, il reprend de nouveau ce fait :

Combien cette société était charmante et, par-dessus le marché, proche de nous. Une vieille maison turque, avec ses grand'mères et ses mamans, avec ses jeunes filles, avec tout ce qu'on imagine de gentilles révérences, de jolis bavardages, de gâteries et de câlineries, cela évoquait tout de suite nos plus douces maisons françaises d'autrefois (Farrère, 1937, p.236)

Cette analogie qui se trouve selon lui, dans les profondeurs des deux cultures paraît dissiper la dichotomie Orient-Occident pour accéder à une forme de communication se basant sur un aller-retour. Cependant, c'est plutôt le monde oriental qui se rapproche de l'Occident, cela donnerait à considérer qu'à travers la conception de l'auteur, le monde oriental n'est que le prolongement du monde occidental. De ce fait, ici l'auteur ne sort pas de son point de vue occidental. Il se situe dans un ailleurs où il pourrait se sentir chez soi. Jean-Marc Moura définit ce cadre en tant qu'"exil" : "on aime son lieu propre, mais on l'étend en quelque sorte, dans l'ailleurs" (Moura, 1998, p.488). La femme de la Turquie kémalienne projetant la femme osmanli, renvoie celle-ci par la suite à la femme française d'autrefois. L'élément étranger provoque une chute successive des images de la femme exotique afin de révéler tout au long d'un effet domino, la femme de sa propre histoire. Ces dames d'Angora, ces petites flammes exotiques ou femmes "crochets" s'ancrent dans les fissures de l'imagination de l'auteur, afin qu'il puisse s'élever au sommet où se trouve dans un passé idéalisé sa femme d'origine. Par l'intermédiaire de la femme exotique, de la femme "mystère", il accède à la femme "familière de la maison". Par contre, quatre dames russes gracieuses et majestueuses teintées d'une aura onirique et nostalgique sont objets admirés : "Nostalgie muette, en tout cas. Rien n'en transparaissait. De grands yeux clairs, et le mystère slave au fond. Aucun Latin n'ayant d'ailleurs jamais pénétré le mystère slave ayant été nommé mystère par des Latins..." (Farrère, 1933, p.148). L'auteur en se réjouissant de découvrir le mystère slave de ces dames russes, préserve cette distance et s'apprête à la déguster ; il est ravi que les Latins ou lui-même n'ont jamais pu connaître pleinement ces femmes renommées par leur charme slave. Aussi, il est enchanté par cette inaccessibilité et impénétrabilité.

Par contre, l'attitude de Claude Farrère envers la femme ottomane, la considérant "de la famille", pourrait refléter sa revendication politique qui serait de préserver l'intégrité du territoire de l'Empire ottoman, cet homme malade de l'Europe...

## **2. Farrère et le colonialisme pacifique**

Il faudrait plutôt le dire, Farrère est digne de l'empire colonial français, mais il ajoute que seuls les Portugais ont été capables de concevoir que l'indigène n'était pas tellement inférieure au colon... et que la colonisation devrait se baser "sur la justice, sur l'équité, disons le mot, sur l'association des intérêts de

l'indigène et des intérêts du colon" (Quella-Villéger, 1989, p.284). En étant catégoriquement contre les massacres, il postule "un colonialisme pacifique" (Quella-Villéger, 1989, p. 284) dont les conséquences pourraient se montrer déplorables pour le propriétaire, mais favorables pour le négociant ! (Quella-Villéger, 1989, p.286). L'auteur affirme que le peuple subissant la domination coloniale devrait bénéficier des avantages de la relation entre colonisateurs et colonisés. Cela nous a incités à jeter un regard panoramique sur les relations franco-ottomanes dans le cadre des Capitulations.

Au début, les Capitulations étaient fondées sur un équilibre réciproque d'avantages mutuels : face à l'Empire des Habsbourgs et des tsars russes, l'Empire ottoman cherchait des Alliés au sein des pays européens et décida donc, d'accorder des privilèges aux minorités étrangères afin qu'ils puissent commercer librement ou visiter le lieu saint, Jérusalem. Ces Capitulations ont permis de développer des relations diplomatiques avec les États européens, particulièrement avec la France, qui négociait avec "le Grand Turc" face à des ennemis communs.

Cependant, c'est à partir de 1683, date où l'Empire ottoman commença à s'affaiblir, que la France se met à revendiquer, primo une réduction de 7 % sur les taxes douanières et secundo un protectorat sur les chrétiens. Mais c'est avec le traité de capitulation de 1740, que la France obtiendra une supériorité plus considérable dans le commerce du Levant sur les Anglais. La France élargira son protectorat et renforcera donc sa présence dans l'Empire. En 1788, Choiseul Gouffier, ambassadeur auprès de la Sublime Porte affirmera que l'Empire ottoman était "une des plus riches colonies de la France" (Masson, 1911, p.279).

Suite à l'industrialisation, l'Empire était dépourvu de protection face à la concurrence européenne. Avec le traité de commerce conclu en 1838, la France et l'Angleterre se sont procuré beaucoup d'avantages sur les marchandises importées dont le droit d'entrée dans les ports ottomans était seulement de 3 % ; par contre, un droit de 9 % était perçu pour les produits ottomans exportés. Cette intervention a été une atteinte grave à la politique douanière du gouvernement ottoman. Certains historiens admettent que le traité de 1740 et de 1838 ont provoqué la Chute de l'Empire. Dès lors, la Porte voulait mettre fin aux Capitulations, mais les États européens n'y consentaient en aucun cas. Et encore, ces Capitulations se sont renouvelées dans le cadre d'une loi qui accordait aux étrangers le droit à la propriété immobilière. La Porte, en effet, a fait des efforts énormes pour modifier certains articles du traité, mais en vain. Ce n'est qu'en 1923 qu'elles ont été abolies.

Les services publics d'une importance capitale, comme les banques, les routes maritimes, les minerais, le gaz naturel, l'électricité, les installations portuaires, la poste et le téléphone sont passés entre les mains des entreprises européennes (Inalcık, 2003, p.75). Ainsi, ces privilèges octroyés dans le domaine judiciaire, financier, administratif, commercial et sanitaire ont successivement restreint le

pouvoir souverain, même paralysé le fonctionnement de l'État (Türkmen, 2015, p. 336). Dans ce cas, nous sommes face à un "contrôle quasi colonial" sur l'Empire ottoman (Osterhammel, 2010).

Étant donné que Farrère optait pour un 'colonialisme pacifique' ou un néo-colonialisme, dont le but serait certainement de brouiller l'image brutale du colonisateur, en adoucissant sa relation avec l'indigène et en l'intégrant délicatement dans le système des hommes civilisés ; le fait que la Sublime Porte n'était pas, en position de contester les revendications des nations européennes et qui était donc largement dépendante de ses relations économiques avec l'Europe, la mettait dans un état inférieur contrôlé par les puissances européennes, ainsi ; cette subordination ne présentait aucun embarras pour lui, Farrère, l'admirateur des Osmanlis.

Après le démembrement de l'Empire ottoman, une suite de guerres se produit pour l'indépendance du pays. À la suite du traité de Lausanne, une république émerge en 1923. La révolution a évidemment entraîné des métamorphoses dans le domaine politique, économique et social. Farrère avance ses idées, sur des sujets délicats, dans son roman.

### **3. Le choc devant le processus d'occidentalisation et l'espoir de Farrère**

Une intervention chirurgicale qui se déroule et qui est décrite en détail tout le long du dixième chapitre, symbolise l'intervention dans un pays ; cette intervention qui doit être d'une extrême finesse sans quoi le pays en mourra :

Ce n'est pas beau. C'est terrible. On voit cette chair vivante, ouverte, étalée, désarmé... On comprend que le bistouri, qui glisse là-dedans, pourrait faire de cette chair vive une chair morte, un cadavre... Et on n'a pas peur, pas peur une seconde, parce que le bistouri s'agite avec tant de précision, avec tant de lenteur, avec tant de science, avec tant de certitude (Farrère, 1933, p.102)

L'auteur juge qu'une révolution est une tentative risquée et affirme que "les réactionnaires sont de dangereux fous, à peine moins nocif que les pires révolutionnaires" (Farrère, 1933, p.45). Farrère insiste sur la manière, la qualité et la perfection de l'opération. En glorifiant l'acte de la science, cet effort atteint son comble. Cependant derrière cette infailibilité, l'auteur fait ressortir une ironie, un doute, une critique face à la certitude scientifique.

Farrère aborde le changement de la capitale :

Vous avez abandonné Constantinople beaucoup moins en raison de sa vulnérabilité stratégique que parce qu'elle avait été la capitale des califes, c'est-à-dire la métropole de l'Islam... –Je vous certifie, monsieur, que les considérations militaires ont été péremptoires dans l'esprit du Président. Stamboul est à la merci de n'importe quel ennemi vraiment maître de la mer (Farrère, 1933, p.68)

Je ne vois pas très bien non plus, –monologuait Saint-Gemme, –le repeuplement intensif de ce patelin funèbre... (Farrère, 1933, p.69)

Farrère ne veut pas voir disparaître Stamboul, la capitale des califes ; ces califes qui sont des personnages prestigieux ayant le mérite de diriger les musulmans

sur le plan tant religieux que politique. Un califat au sein d'un État affaibli désigné comme "malade" ne pourrait être qu'un instrument pour les puissances européennes afin de dominer les sociétés musulmanes. Bien entendu, un État laïc écartera ce danger potentiel pour son intégrité territoriale et contrôlera directement ses institutions religieuses. Lorsqu'on qualifie de "patelin" la nouvelle capitale "Angora", l'auteur pense qu'un changement de capitale est un assez grave problème, une assez grave aventure. Choisir comme emplacement d'une nouvelle capitale, une terre stérile est une difficulté économique et il s'étonne devant ces problèmes financiers pour une Turquie qui a fait la guerre pendant plus de dix ans.

Lalé : "L'adoption du nouveau code civil, imité du code civil suisse, vous le savez, est un recul pour le féminisme, et que nous sommes de naïves créatures qui n'avons pas forcé la Turquie moderne à respecter nos droits anciens, lesquels étaient larges" (Farrère, 1933, p.40). Lorsque Lalé parle de féminisme, elle parle d'un féminisme qui surpasse l'indépendance de la femme pour accéder à l'indépendance de la patrie. Sous l'influence des guerres balkaniques et de la Grande Guerre, l'identité des féministes se modifiera ; en raison de l'occupation du pays, le mouvement féministe prendra une toute autre direction. Cette situation éclipsera son identité indépendante en affirmant que les droits de la patrie sont beaucoup plus importants que les droits de la femme. Par le biais de cette affirmation, Lalé héritière de la mentalité du harem, refuse catégoriquement ses nouveaux droits. Farrère réanime de nouveau la femme du harem et peut difficilement supporter l'émancipation de la femme turque.

"Les suicides de jeunes femmes ne sont pas en odeur de sainteté, dans la Turquie nouvelle" (Farrère, 1933, p.273). Le nouveau régime accorde une nouvelle identité à la femme turque républicaine. Chirine veut jouir de cette liberté et se marier avec le Français (Saint-Gemme) pour établir une nouvelle vie en France. Finalement, enfermée dans la solitude et tombée dans le propre piège de ses libertés, Farrère met un terme à sa vie. L'auteur donne le dernier coup tragique en évoquant le dernier moment qui sera rendu au corps de la défunte. Chirine est terrifiée :

Mon Dieu ! –murmura-t-elle, très bas, –autrefois on ne nous enterrait pas comme cela, nous les Musulmanes... non ! On ne nous emprisonnait pas dans ces boîtes horribles... On nous mettait tout humblement dans la terre, –dans la vraie terre odorante et sèche... pas dans cette boue !... et on arrangeait simplement trois petites planches au-dessus de nos visages, pour que nulle souillure ne pût entrer dans nos yeux clos, ni peser sur nos paupières, et pour que la lumière du Jour du Jugement pût arriver tout droit jusqu'à nous ... C'était mieux ... c'était moins ... moins abominable... (Farrère, 1933, p.275)

L'auteur en exposant à nos yeux, un spectacle déplorable du dernier moment de la vie, étale l'extrême gravité de la situation sur l'occidentalisation.

Farrère insiste sur la foi musulmane. Elle prend surtout de l'ampleur et de la force lorsqu'un de ses actes habituels est comparé avec une autre culture : "... Et tout près de glisser dans le sommeil, murmura la courte oraison jaculatoire de

l'islam, moins invocation qu'exclamation, moins piété que superstition, – quelque chose comme le geste des doigts d'un Napolitain conjurant la jettature : – Insh'Allah !..." (Farrère, 1933, p.83). Cette comparaison qu'il établit entre deux cultures différentes procure chez l'auteur une forme d'assurance, de confiance qui est, en fait un signe de continuité dans un espace où pourrait se créer une possibilité de coopération sur le plan religieux entre l'Occident et l'Orient.

Ce rapprochement s'épanouit au sein d'un couple biculturel. Villandry est follement amoureux de Lalé :

Lalé, c'est vous que je veux, vous toute seule, et c'est moi que je jette à vos pieds ! Lalé, vous êtes la première femme qui m'ait donné cette envie éperdue de prendre votre main dans ma main et de marcher avec vous, du même pas, tout le long de la vie, jusqu'au dernier jour ! Lalé, me diriez-vous oui ? Lalé murmura, très bas : – Je ne sais pas... (Farrère, 1933, p.182)

Chirine prête à fondre dans le moule occidental, n'a pas pu former un couple triomphant des valeurs d'antan. C'est aussi le cas pour ce couple, inséré dans un cadre exceptionnel poussé jusqu'au paroxysme romantique de l'amour brûlant de Villandry, qui malgré avoir instauré un vrai dialogue, s'est effondré par le refus de Lalé. En fait, Chirine qui désirait voir son image à l'occidental révèle la relation entre la France et la nouvelle Turquie, l'auteur n'y offre aucune chance. Par contre, la réponse ambiguë de Lalé donne de l'espoir.

L'auteur est choqué devant ces changements successifs. Entre temps, il avait eu du mal à comprendre pourquoi les Turcs de la nouvelle Turquie ne sont pas fiers de descendre des Ottomans qui ont édifié des monuments, composé des œuvres d'art et pourquoi ils préfèrent Tchinkkiz et Timour qui n'ont rien laissé derrière eux. Enfin, il y trouve une réponse : "Les Turcs se prirent à penser : – nous sommes musulmans, c'est vrai. Mais nous aurions pu ne pas l'être : nous aurions pu être bouddhistes, nous aurions pu être chrétiens, orthodoxes comme les Bulgares, catholiques comme les Hongrois..." (Farrère, 1933, p.201). Ainsi, la Turquie prend son modèle en Extrême-Orient, adopte l'alphabet latin et cherche à être égale aux pays de l'Occident. Tout cela est assez extraordinaire pour Claude Farrère.

#### **4. Exotisme poétique sous l'ombre de la vision impériale**

L'auteur en affirmant qu'il est pour une "colonisation pacifique", nous incite à voir ses descriptions, à première vue "exotique" comme ses visées politiques. À ce stade, il a été éventuellement une proie facile à digérer. Cependant, Farrère nous offre des images infiniment exotiques : "Un étrange paysage, plus désertique et plus désolé qu'aucun désert dûment inscrit sur toutes les cartes des Atlas" (Farrère, 1933, p.114). La province d'Angora est comparée à un désert. Ce tableau est bouleversant par son isolement et choquant par son unicité.

Des maisons apparaissaient aussi, groupées en hameaux mais révélèrent désespérément écartés les unes des autres. Et, entre eux, c'était toujours la steppe, strictement nue, sans nul vestige d'un travail humain. À peine

apercevait-on par intervalles, crevant le sol aride, des quinconces de trous cylindriques, profonds d'un mètre ou deux, et tout pareils à ceux qui creusent les pépiniéristes quand ils veulent transplanter de jeunes arbres. Peut-être avait-on tenté ici de reboiser mais rien ne subsistait de la tentative. Les cadavres même des arbres, évidemment morts faute de terre végétale et faute d'eau, avaient disparu.

- c'est laid- songea Saint-Gemme.

Il se trompait. C'était beau mais sinistre (Farrère, 1933, p.18)

L'auteur est stupéfait par cette terre obstinée, tout comme une fille vierge qui se débat contre toute tentative d'intimidation. Même les cadavres qui dénoncent cette obstination provenant d'une terre stérile, insoumise et intraitable entraînent une mort impeccable, sans trace dont l'auteur est fortement impressionné. Le romancier est extasié à la vue de cet espace parfaitement nu et émerveillé par la résistance qu'elle détient, il y voit une force invincible et sourit devant la défaite de l'homme contre la nature.

Quelle lumière ! Avez-vous le lever du soleil ? Un brasier ? Et regardez les ombres violettes que découpent tous les reliefs du terrain sur cette ocre, dardée par tout le ciel et respirez l'air de cette Anatolie ! C'est de l'oxygène, qui griserait comme un alcool ! Une glace était baissée. François Villandry s'y pencha, humant la vive haleine anatolienne. Par politesse, Saint-Gemme se pencha aussi.

-Il n'y a point de parfum, -dit-il.

-Non, -acquiesça Villandry (Farrère, 1933, p.21)

Au centre une boule de feu envahit le ciel et la terre. Les rayons de la lumière fraîchement étalés sur le terrain se heurtent aux ombres violettes. Ce paysage qui reflète la lutte des couleurs à travers la vie est captivant et tellement pittoresque que le lecteur voudrait prendre le pinceau à la main. Cette image de la nature doucement inondée d'éclats, cet envahissement émouvant, cette force lumineuse et cette force obscure fait naître un sentiment d'exaltation. L'air tout à fait pur, "sans parfum" comme le dit Luc Saint-Gemme est une sensation qui atteint son paroxysme. Ce spectacle composé d'éléments naturels dans un cadre de perceptions visuelles et olfactives donne une impression de mélancolie vers un monde simple, naïf et sincère.

Ah ! -dit-il, -cela doit être cette ferme du Ghazi, dont on m'a déjà tant parlé... Vous avez raison, voilà qui vaut la peine d'être regardé... Un bel effort, qui ne tend à rien de moins qu'à prouver que l'énergie humaine peut fertiliser un désert. Une folie, tant qu'il vous plaira, car les résultats seront minces... Mais j'ai un faible pour ces folies-là... (Farrère, 1933, p.24)

Le paysage continue à être très émouvant, car choisir un désert, Angora comme capitale est à coup sûr frappant. Cette approche est une question de stratégie acceptée par le chef militaire, mais refusée par les économistes. La petite révolte de l'homme contre les forces de la nature, le refus des idées des économistes sont des conceptions surprenantes, un parfait délice pour l'auteur.

Le tout était éclairé somptueusement par une triple rangée de réverbères électriques dont les puissantes lampes illuminaient trottoirs et chaussées comme les boulevards parisiens ne le sont pas. L'avenue interminablement longue, montait vers Tchankaya, et montait en zigzag. Villandry, qui partait du plus bas, découvrait maintenant à perte de vue, sur le fond noir d'encre de cette nuit anatolienne, un fantastique serpent de feu qui semblait fuir on ne savait où, vers les ténèbres, par-delà l'horizon invisible. Et c'était beau. "Infiniment beau" songea Villandry, ce que tout ce qu'on peut voir ici en plein jour... (Farrère, 1933, p.77)

L'avenue qui monte vers Tchankaya dans la nuit noire est illuminée par l'éclairage électrique ; même Paris n'avait pas connu un scintillement de tel genre. L'auteur est ébloui par cette avenue flamboyante qui ressemble à "un serpent de feu" traversant la ville neuve dite "Le Sahara, sous des flots d'électricité blanche... Et rien de plus splendide, à coup sûr" (Farrère, 1933, p.78). L'auteur est ébloui devant ce spectacle frappé par l'antagonisme de la lumière artificielle et l'obscurité naturelle du vide (Farrère, 1933, p.78).

La lune d'autre part, très haute dans le ciel, et ronde comme une éblouissante médaille, couvrait d'une coulée de métal clair toute la Corne d'Or. C'était le plein jour succédant d'un coup à la pleine nuit. Et Stamboul, haute silhouette dentelée, multipliant ses coupoles, ses cyprès, ses minarets, ses toits, ses tours, tout cela couleur de turquoise et d'opale, venait d'apparaître, interposée et comme suspendue magiquement entre la mer ruisselante de lune et le ciel trempé de lait. On ne pouvait plus parler devant cette eau-forte (Farrère, 1933, p.165)

Lors de ses descriptions (Farrère, 1933, pp. 166, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 175, 177, 183, 184, 191, 192, 267) Farrère se sert de la lumière de la lune pour dépeindre les rues, les pentes, les pavés, les mosquées, les tombes, les chambres du Péra Palace, le Bosphore etc...car d'après lui, "la lumière lunaire n'est jamais intense au point d'éblouir" (Farrère, 1933, p.168). Selon l'auteur, les rayons du clair de lune sont des éléments distinctifs afin de mettre en lumière la réalité.

"Des venelles obliques, inégales, hérissée... De la boue... Des escaliers taillés en pleine roc... Des dalles géantes, posées de travers... Des murs pélasgiens... Des façades aveugles..." (Farrère, 1933, p.49). Ce tableau composé de fragments de pierre renvoie à un passé antérieur où elles ont été façonnées par des hommes qui, à travers les âges, leurs efforts et leurs empreintes sont restés intacts. Cette relation directe, sans intermédiaire se montre entre l'artiste et son ouvrage. Ces rues, ces escaliers, ces dalles, ces murs ne sont pas le résultat d'une uniformisation industrielle, mais d'une composition à caractère impulsif, fondé sur une activité hasardeuse sans préoccupation de l'avenir. L'auteur est à nouveau émerveillé devant cette authenticité.

Et ce fut, à droite et gauche, la lente traversée de ces vastes faubourgs de Constantinople, Haiderpacha, Cadikeuy, Moda, si peu semblables aux faubourgs des capitales de l'Occident. Les maisons de bois, beaucoup d'entre elles âgées, quelques-unes ruineuses, s'aggloméraient pêle-mêle parmi des

jardins tous bien cultivés, beaucoup d'entre eux jolis. Cette banlieue gracieuse témoignait des soins patients d'un peuple [...] (Farrère, 1933, p.8)

Ces maisons ne sont pas bâties selon des formes géométriques ou bien sur un plan parfait, en échiquier tout comme les maisons de l'Occident, mais en parfait désordre. Avec leurs jardins, elles représentent d'emblée, le calme et la sérénité qui révèlent ces forces purificatrices de la nature offrant à l'auteur un sentiment de l'infini dans un refuge éternellement rassurant.

Le bois n'étant pas résistant, il se détériore avec le temps et exige des soins patients et attentifs, car beaucoup de quartiers ont disparu après des incendies. Cet attachement au bois exprime la sensibilité, la sagesse et la patience, "la patience asiatique" (Farrère, 1933, p.211) comme le dit Farrère. Comme le bois possède une substance vivante, chétive, elle n'a pas l'ambition de se fixer dans l'espace du temps, elle est soumise aux lois du temps comme tout organisme vivant. La beauté n'a qu'un temps pour ces maisons et ces civilisations qui disparaissent. La naissance et la mort des civilisations sont une suite d'événements qui stimule la curiosité de l'auteur :

À chaque fois, Constantinople meurt tout de bon, d'une mort plus ou moins sanglante, et un autre Constantinople jusqu'alors inconnu, souvent imprévu : des hommes nouveaux, des mœurs nouvelles, des croyances inédites... Les {villes} par excellence ne meurent pas réellement. Je veux dire qu'elles ressuscitent (Farrère, 1933, p.163)

Ainsi, à chaque fois, les villes manifestent une vie nouvelle et cette suite d'apparition et de disparition éveille une excitation intellectuelle et sensuelle chez cet auteur, grand passionné d'histoire qui aime voyager dans le rêve des temps et respecte tout ce qui a cessé de vivre, cependant "il y a morts et morts. Les cadavres tout frais n'excitent qu'horreurs et pitié ! Les reliques nous agenouillent. Karakeuy, monsieur Saint-Gemme, est une dépouille mortuaire. Stamboul est une momie toute embaumée" (Farrère, 1933, p.165). Farrère trouve plaisir et bonheur dans le passé : ce passé qui s'est formé de l'éclosion et du déclin des civilisations constituent une magnifique diversité pour aiguïser sa sensation exotique. Pour l'auteur, il faut que ces objets soient trempés dans la grandeur du passé et chargés de souvenirs envoûtants, autrement ils n'exprimeraient que la peur et le dégoût.

Farrère est fasciné, c'est-à-dire qu'il savoure cette distance : le lien entre l'homme, la nature, le passé et son avenir. Ses descriptions dans le cadre d'un espace naturel et de la trame du temps sont les éléments d'une vision plus globale, qui embrasse l'univers. Cette ouverture, cette disponibilité à une autre partie du monde, de l'humanité suscite un exotisme universel. Surtout, la résurrection de Stamboul représente la continuité et une réponse à l'énigme fondamentale de la vie. Farrère fait preuve d'une écriture exotique en valorisant tout ce qui est Autre et tout ce qui repose sur les contrastes (entre Angora et Stamboul, la lumière artificielle et lunaire, parler à haute voix et le silence musulman, l'existence et l'absence, la naissance et la mort d'une ville). Ces descriptions imprégnées des lumières de la nature, d'une odeur nostalgique et

d'un goût authentique renvoie l'auteur à sa liberté envers son objet. Néanmoins, les jugements qu'il fait ressortir de ses images poétiques lancent un coup mortel à son "lien originel" entre l'homme et l'univers. Farrère, lorsqu'il contemple les terres et voit la ferme du Ghazi porte un jugement : "... les résultats seront minces..." (Farrère, 1933, p.262), ou éblouit par le scintillement de Tchankaya, se dit : "Il faut que la Turquie d'à présent soit riche, pour jeter si grandement son argent par les fenêtres !..." (Farrère, 1933, p.8) ou bien lorsqu'il compare Stamboul à une fleur suave et sensuelle, Karakeuy lui soulève le cœur, certainement en raison de son habitat arménien et de la réussite commerciale de ceux-ci. C. Farrère détient cette veine noble et poétique qui pourrait justement faciliter l'accès à l'altérité, sans arrière-pensée. Cependant, face à un auteur sur lequel les conflits d'intérêts pèsent lourdement, il est inévitable de prendre la relève et de nous interroger sur son étonnement face aux terres incultes qui se trouvent aux approches d'Angora. Cet espace pourrait-il servir les motivations du colonialisme en tant que zone de peuplement industriel ? Lorsque l'auteur est impressionné par les maisons en bois des Ottomans et touché par leur patience asiatique, pourrions-nous nous poser ces questions : le bois confronté aux dangers des flammes représente une constitution fragile qui peut à tout instant se transformer en cendre pour céder la place à tout autre chose. Préserver ces maisons en bois, serait-ce préserver en retour, l'espoir d'y couvrir d'un investissement colonial ? La patience asiatique, serait-ce "dérober le temps" des autochtones pour le mettre au service de l'esprit colonial ? Les descriptions aux couleurs multiples et éclatantes des objets exotiques dans le vieux Tcharchi du vieux Stamboul, tels que "Des ciseaux de scribe, d'un acier bleu miraculeusement niellé d'or, des soies Brousse tissées au temps...des tapis du Caucase... des Daghestan, dont l'or se nuance de mousse... des Yordès couleur de sable et d'algues..." (Farrère, 1933, p.215) représente la prospérité et la richesse d'un pays. Tous ces produits, ce marché serait-il la cause de multiples convoitises au sein des grandes puissances ? Dans cette perspective, aurions-nous tort de douter de l'amitié de Farrère ?

### **Conclusion**

Farrère, jouit de cet Autre, de cette différence en la respectant. Il imprime une grande admiration et un respect profond envers ces dames qui conservent leur âme ottomane. Saisi par la curiosité, il jouit aussi de cette différence en contemplant la beauté de leur race à travers une description sensuelle. Par la suite, l'auteur brise le mystère et les distances et crée une forme d'identification entre la Française et l'Ottomane. Effectivement, cette assimilation n'est pas un renoncement momentané à soi ou une dialectique qui repose sur le Moi et l'Autre. Car, il est dans la nature de l'homme et de l'exotisme d'identifier une chose étrange ou étrangère par le connu, mais l'essentiel est de découvrir "sa part étrangère" dans l'Autre. En effet, l'auteur établit un rapprochement entre l'Ottomane et la Française et finit par voir dans les yeux de l'Ottomane, la Française en vue d'identifier et aussi de contrôler cet "inconnu". Mais d'un autre côté, l'auteur connaît ces Ottomans au point de "connaître leur problème"

et c'est à ce moment que l'exotisme succombe sous le poids des revendications de ces Ottomanes. Ces femmes ottomanes persévérantes et inexorablement ancrées dans la foi musulmane sont capables de mettre leur vie au service de leur cause. Elles sont tellement fortes et solides qu'elles n'ont nullement besoin du soutien des hommes. L'auteur qualifie Lalé comme "femme au-dessus de son sexe" mais cela est aussi valable à un certain degré pour les autres dames. Car, elles se présentent à nos yeux "sans homme". Le manque d'homme à leur côté est compensé par leur fermeté et volonté qui les dirigent à accomplir leur "mission politique". Elles sont comme les femmes soldats du romancier.

En affirmant que les Turcs n'ont jamais été esclaves et en exaltant leur héroïsme, Farrère fait preuve de conscience. C'est pourquoi, il estime comme meilleur, en raison de la loi du plus fort, de maintenir l'alliance franco-ottomane dans la continuité des Capitulations afin de réduire l'Empire à une fonction d'État-domestique tout en ne voulant pas se confronter à une résistance. Il opte pour le califat et récuse vivement la laïcité.

Le choc subit par l'auteur a dépassé "l'ère exotique" et renvoie à un monde renversé où la science, la raison et le progrès l'emporte sur l'innocence et les plaisirs de la vie primitive. Farrère espère retrouver sur son chemin les reliques, les empreintes du passé. Face aux forces des lumières de la nature versées sur les néants et les vestiges antiques, le romancier fait vivre sous sa plume, l'exaltation de l'altérité exotique. Le charme est rompu, lorsque Farrère est angoissé par les questions politiques d'un pays. Il fait preuve d'une expérience de la différence, mais ses jugements et explications compromettent son écriture exotique qui agonise sous le poids de sa perception idéologique. Il nous fait vivre des moments exotiques en nous invitant à réfléchir sur nos propres limites. À travers ces éléments exotiques, la matrice religieuse y est passionnément exploitée, non par souci de retourner à l'âge de l'innocence, mais par intérêts purement économiques et politiques. Même si Victor Segalen montre de l'indulgence envers Farrère, à travers ce roman, celui-ci n'est pas disponible à assumer d'un bout à l'autre, l'étrangeté d'un monde sans y faire subir un traitement idéologique. Ainsi, lorsque les intérêts d'un pays sont en jeu, il ne nous reste plus qu'à nous contenter de si peu de poésie, de si peu de merveilleux. Et ce ne devrait pas être l'enseignement de la géographie, mais probablement, le goût de l'Autre, de l'exotisme essentiel qui contribuerait à la paix universelle. Enfin, l'exorcisme de l'auteur est primordial pour accéder pleinement à un exotisme à visage humain.

### **Bibliographie**

Farrère, C. (1933). Les quatre dames d'Angora. Flammarion.

----- (1937). Les Forces spirituelles de l'Orient, Inde-Chine-Japon-Turquie. Flammarion.

İnalçık, H. (2003). Osmanlı'nın Avrupa ile Barışıklığı : Kapitülasyonlar ve Ticâret. Doğu Batı dergisi, sayı : 24.

- Koloğlu, O. (2000). La Turquie et Claude Farrère. *Oluşum / Genèse, Kültür, edebiyat ve yorum dergisi / Revue de culture, de littérature et de débats*, n.64-65.
- Masson, P. (1911). *Histoire du Commerce François dans le levant au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris.
- Moura, J-M. (1998). *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris. Honoré Champion.
- Quella-Villéger, A. (1989). *Le cas Farrère, Du Goncourt à la Disgrâce*. Paris. Presses de la Renaissance.
- Osterhammel, J. « Colonialisme » et « Empires coloniaux » », *Labyrinthe* [En ligne], 35 | 2010 (2), mis en ligne le 27 juillet 2012, consulté le 19 juin 2017. URL : <http://labyrinthe.revues.org/4083> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4083
- Segalen, V. (1978). *Essai sur l'Exotisme : Une Esthétique du Divers*. Paris. Fata Morgana.
- Türkmen, Z. (2015). Osmanlı Devletinde Kapitülasyonların Uygulanışına Toplu Bir Bakış. *Osmanlı Tarihi Araştırma ve Uygulama Merkezi Dergisi OTAM*, 6 (06).

**EXOTICISM STIFLED UNDER THE IMPERIAL VISION IN *THE FOUR LADIES OF ANGORA* BY CLAUDE FARRÈRE**

**Abstract:** Claude Farrère openly said that he supported a “peaceful colonialism”. He also stated that he was a friend of the Turks. In any case, “exotic” studies have often shown complicity with colonialism. Through his novel, under the process of Westernization, *The four ladies of Angora* is embalmed with an Ottoman perfume, yet the charm is broken with the intrusion of the image of the French woman. And the fact that the author knows these Ottoman autochthons to the point of “worrying about their problem” destroys the exoticism. On the other hand, the mystery around the Russian women is maintained. Once the veil of exoticism is lifted, all that remains in the novel is the praise of Islam, a strong theme that dominates the novel. The Ottoman government being considered as a religious state, Farrère uses his pen on the Muslim faith. The fact that he is on the side of the integrity of an Empire weakened due to the Capitulations goes hand in hand with the interest of France. In spite of all these, his pen shows a marvellous poetic and exotic vision while enjoying the “difference” and wishing to renew itself in the framework of the relation to the Other and in the descriptions on nature and the past. Obviously, as far as the interests of a country are concerned, it is to this very level that one can enjoy the poetry.

**Keywords:** Exoticism, Imperial, Capitulations, The other, Ottoman.